

Deux tribus Gé non étudiées par Curt Nimuendajú

par René FUERST

Pour honorer à notre tour la mémoire du plus grand connaisseur non seulement des Gé mais des Indiens du Brésil en général, et pour confronter nos propres expériences, restreintes, chez les Xavante (pron. chavanté) et les Xikrin (pron. chicrine) qui sont les représentants actuellement les moins connus de cette importante branche linguistique et culturelle, nous avons réuni sous un même titre des aspects de la recherche américaine qui, étroitement liés, nous semblent particulièrement dignes de figurer dans le Bulletin de la Société suisse des Américanistes à l'occasion de son vingtième anniversaire.

Bien entendu, il ne s'agira pas pour nous de décrire la vie et l'œuvre de Curt Unkel, devenu, après son initiation chez les Apapocuva-Guarani, Curt Nimuendajú, «celui qui sut ouvrir son chemin et conquérir sa place dans le monde» d'après Juan Francisco Recalde, son traducteur et éminent interprète de la langue guaranie. Ces aspects ont déjà été retenus par des auteurs plus compétents ayant connu personnellement le chercheur germano-brésilien, tels les Professeurs Baldus (1946) et Schaden (1968), mais nous rappellerons brièvement sa contribution à l'ethnologie brésilienne la plus importante qui concerne plus particulièrement cet exposé sur deux tribus Gé non étudiées par lui.

Au sujet de son incomparable vie, Nimuendajú, répondant quelques années avant sa mort à une lettre de Baldus qui lui avait demandé des renseignements biographiques et une photographie, s'exprima modestement en ces termes: «Vous me priez de vous envoyer le récit de ma vie», écrit-il, «il est très simple. Je suis né à Jena en 1883. Je n'ai reçu aucune formation universitaire. Je suis venu au Brésil en 1903. Jusqu'en 1913 mon domicile était à São Paulo et ensuite à Belém do Pará. Tout le reste et jusqu'à la présente date a été une suite presque ininterrompue d'expéditions dont je joins la liste de celles qui me viennent à l'esprit. Je n'ai pas de photographie de moi-même.»

«A en juger par la liste», ajouta Baldus, «il n'y avait à partir de 1905 pas une seule année durant laquelle le chercheur ne vécut parmi les Indiens ou n'entreprit des fouilles archéologiques.»

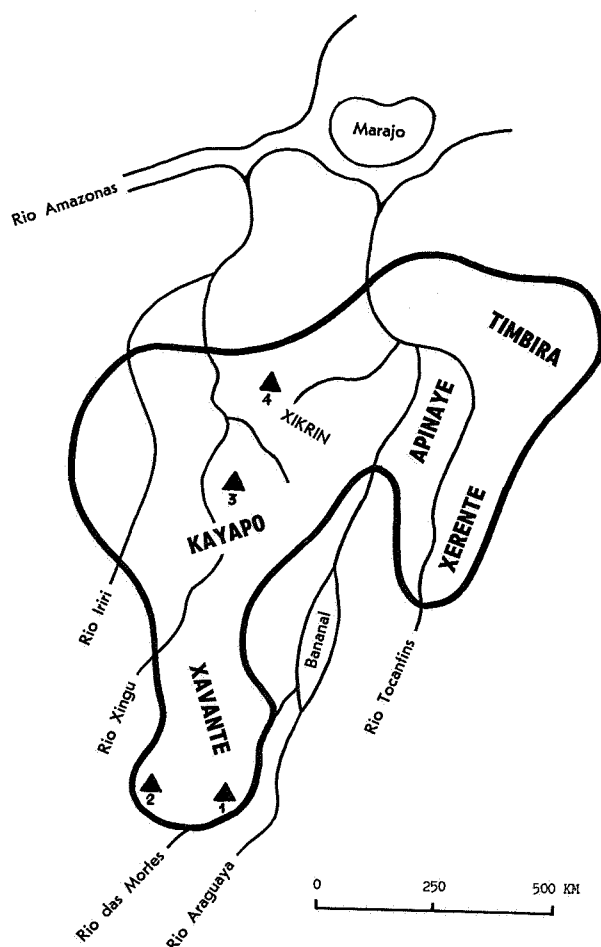
Jusqu'à sa mort survenue en 1945, alors qu'il venait de retourner pour la quatrième fois chez des Indiens Tukuna, Nimuendajú fit en effet plus de quarante séjours sur le terrain donnant lieu à une quarantaine de publications sur de nombreuses tribus indigènes du Brésil, dont notamment celles de langue et culture Gé. Après les avoir étudiées durant près de trente ans, il les fit connaître par ses célèbres monographies qui devaient servir de base au Professeur Lowie (1946) pour son importante contribution au Handbook of South American Indians. Se référant à la première en date, THE APINAYÉ, Baldus (1953), dans sa Bibliografia Crítica da Etnologia Brasileira, dit entre autre: «Je suis d'accord avec Robert H. Lowie qui fit la traduction du présent travail d'allemand en anglais et m'écrivit à son sujet que c'est la première monographie sur une tribu Gé satisfaisant les exigences modernes.» Commentant ensuite THE SHERENTE, le même auteur se contente de dire: «Oeuvre comparable à la monographie sur les Apinayé, c'est-à-dire œuvre magistrale.» Quant à la troisième et plus importante de toutes, THE EASTERN TIMBIRA, qui fut publiée à titre posthume par Lowie et que celui-ci présentait aux lecteurs comme l'un des plus notables travaux scientifiques sur les Indiens d'Amérique du Sud, Schaden (1968) a encore récemment écrit que cet ouvrage suffirait à lui seul pour consacrer le nom d'un chercheur.

Ayant fait sensation dans les milieux scientifiques au même titre que les Australiens à cause de leur organisation sociale des plus complexes contrastant avec la simplicité de leur culture matérielle, les Gé sont connus sous ce nom depuis leur identification linguistique par von

Martius au siècle passé. Ils ne nous furent cependant révélés que par les recherches approfondies de Curt Nimuendajú. Après s'être longuement voué aux Timbira, il se tourna en 1937 vers les Gé centraux ou Akwẽ - auto-dénomination que nous écrirons désormais Auwẽ-, plus exactement les Xerente du Rio Tocantins. Séparés de ces derniers depuis une centaine d'années, les Xavante, du fait de leur hostilité bien connue, étaient alors inaccessibles et ne pouvaient intéresser le chercheur qui, au lendemain de sa célèbre pacification des Indiens Parintintin en 1922, se rendant compte des effets dévastateurs de leurs relations avec les civilisés, s'était juré de ne plus jamais se livrer à pareille entreprise. Quant aux Kayapo, alors partiellement accessibles, c'est peut-être sa mort prématurée qui l'empêcha de poursuivre des recherches commencées en 1940 chez des hordes du Rio Xingu et Rio Araguaia. En parlant de cette dernière, Nimuendajú, dans un message adressé à Baldus, s'est lui-même défini par cette remarque brève mais significative: « Je puis à la fois comprendre le désagrément des missionnaires interrogés sur le sort de mille cinq cents Kayapo rencontrés par le Père Vilanova quarante ans plus tôt et le fait qu'un sujet comme moi ne peut pas se contenter de la réponse: Ils sont au Ciel! »

En fait, le chercheur se rendit à l'Araguaia dans le seul but de vérifier ce qui restait des Indiens pris en charge par des dominicains au début du siècle. Deux hommes, deux femmes et une jeune fille furent le triste bilan de ce recensement confié par le Service de protection aux Indiens à l'un des plus sincères défenseurs de la cause indigène au Brésil.

Bien que les Xavante, qui comprennent une fraction orientale et une autre occidentale, aient été pacifiés à partir de 1946 et 1952, il n'existe à leur sujet que le seul mais excellent ouvrage de Maybury-Lewis (1967). Ayant séjourné par trois fois de 1958 à 1964 dans des hordes orientales, cet auteur anglais analysa structurellement leur organisation sociale et selon cette méthode de recherche moderne nous donna un travail dont Baldus (1968) a déjà dit qu'il fait époque dans l'histoire de l'ethnologie brésilienne. Etant donné le but que le chercheur s'était fixé, la culture matérielle n'y est qu'effleurée. Dans cet exposé nous nous référons donc presque exclusivement à nos propres expériences acquises au cours de deux séjours chez ces Gé actuellement les plus méridionaux de tous (voir carte, triangles 1 et 2). En 1955, nous nous rendîmes à deux reprises dans la horde orientale que Maybury-Lewis appelle « Eribiwen's group », alors établie sur la rive droite du Rio das Mortes après avoir subi plusieurs attaques de la part des Xavante occidentaux que nous devons connaître à leur tour dix ans plus tard. Il s'agit en l'occurrence de la horde demeurant au poste indigène « Marechal Rondon » sur la rive droite du Haut-Batovi, l'un des cinq formateurs du Rio Xingu, ce qui nous permit en 1965, lors d'un séjour de trois



mois, d'approfondir l'étude de leur culture matérielle plus ou moins intacte. Assistés par le Service de protection aux Indiens et par une mission évangélique américaine, les habitants avaient pourtant vu leur nombre passer de six cents au moment de la pacification à deux cents seulement. Les effets néfastes de cette double assistance se faisaient sentir non seulement dans le domaine matériel mais aussi et surtout dans celui de la vie familiale et sociale. A notre avis, la faute en revient beaucoup plus à l'intervention malheureuse des missionnaires qu'au désintéressement des fonctionnaires brésiliens eux-mêmes démunis et exploités de toutes parts.

Faisant allusion lui aussi aux effets néfastes dus à l'assistance de missionnaires plus ignorants qu'inexpérimentés chez les Timbira, Nimuendajú (1946) les illustre pertinemment avec les dires de l'un d'eux à propos des courses d'estafettes pratiquées aussi bien par ceux-là que par

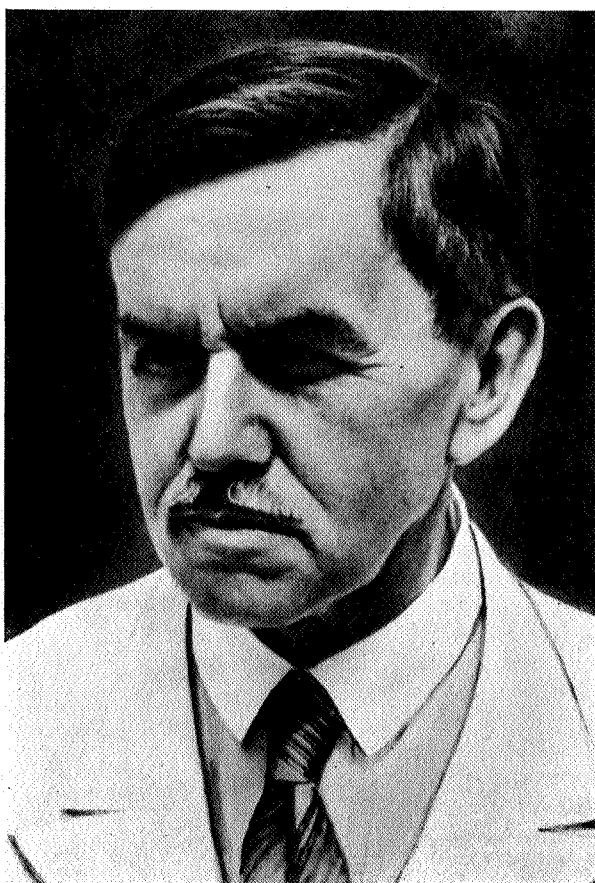


Fig. 1: Curt Nimuendajú (1883-1945).

les Xerente et les Xavante au moyen de lourds rondins de palmier maintenus sur l'épaule: «Etant un sport barbare et brutal qui affecte la santé des Indiens et met en péril l'existence du palmier buriti, il doit être aboli.» L'auteur ajouta, qu'à la place de ces courses traditionnelles et étroitement liées à l'organisation sociale de ces tribus, le missionnaire essayait d'introduire le jeu de football des civilisés. Pour notre part, nous pouvons dire qu'au poste indigène du Haut-Batovi les deux sont interdits mais continuent à être pratiqués, les participants ou participantes étant cependant obligés à porter de ridicules vêtements, voire sous-vêtements, qui leur sont vendus par les missionnaires et qu'ils n'enlèvent pas même pour se baigner.

Nous pourrions étendre ces images décevantes aux Kayapo du Xingu, plus exactement à la horde des Kokraïmoro (voir carte, triangle 3), dans laquelle nous avons séjourné pendant trois mois

en 1962 et noté une situation semblable due à la présence d'une mission évangélique américaine et du Service de protection aux Indiens (Fuerst, 1967). Mais cela nous éloignerait trop du but de cet exposé consacré aux Xavante et aux Xikrin, c'est-à-dire plus à ces derniers qu'aux autres Kayapo. Contrairement aux Xavante, ceux-ci ont fait l'objet d'un certain nombre de publications récentes dont celle de Simone Dreyfus (1963). Comme nous l'avons mentionné, déjà Nimuendajú (1952) s'y était brièvement intéressé avant de se tourner définitivement vers d'autres régions et peuplades du Brésil. Malheureusement, là encore, la culture matérielle n'a été qu'effleurée au profit d'aspects sociaux ou de mythes et depuis l'ouvrage de Krause (1911) sur les Kayapo de l'Araguaia aujourd'hui disparus, personne ne s'était intéressé à ce domaine pourtant plus fragile et plus périssable. D'autre part, l'auteur allemand n'ayant pu passer que deux jours dans l'un de leurs campements alors accessible, ses observations étonnamment précises mais incomplètes rendaient nécessaire une enquête plus approfondie telle que celle de Frikel (1968) et la nôtre, effectuées cinquante ans plus tard, chez les Xikrin.

Horde actuellement la plus septentrionale aussi bien des Kayapo que des Gé en général, les Xikrin ou Diore – nom donné par leurs parents du Xingu et, comme l'a déjà supposé notre collègue pouvant signifier «mangeurs de patates» – du Haut-Itacaïunas, affluent de la rive gauche du Rio Tocantins, sont le résultat de l'un des fractionnements peut-être les plus anciens de ces Indiens. A en juger par leur culture matérielle visiblement plus archaïque, ils se sont maintenus dans un isolement relatif et hostiles au contact non seulement avec les civilisés mais aussi et surtout avec leurs plus proches voisins Kayapo. Les Xikrin ont été pacifiés à leur tour en 1953. S'étant par la suite retirés du poste indigène «Las Casas» et finalement établis à l'endroit où nous devons les rencontrer dix ans plus tard, il n'y avait dans cette horde, la plus rebelle de toutes, ni Service de protection aux Indiens ni mission religieuse quelle qu'elle soit. Habitant le seul village de Pukatingro (trad. «sable sec») en amont du Rio Caiteté, affluent de la rive gauche du Haut-Itacaïunas (voir carte, triangle 4), et estimée à plusieurs centaines d'individus au moment de sa pacification, nous n'en avons plus compté que cent cinquante, les autres ayant succombé à la suite d'épidémies contractées à «Las Casas» ou émigré au poste indigène le plus proche. En contact intermittent avec les ramasseurs de noix du Brésil en provenance de Marabá, leur situation même physique déjà notée par Frikel (1963) n'était guère rassurante et ne se stabilisa que lorsqu'un missionnaire s'est installé parmi eux. N'étant nous-même pas très partisan de ce genre d'assistance, mais conscient à la fois du sort qui menaçait les Xikrin et de l'incapacité du Service de protection aux Indiens, alors en pleine décadence, d'y remédier, nous nous sommes cependant

prononcé en faveur de cette intervention qui, à notre avis, les préserva d'une désintégration, voire d'une disparition, immédiate. Selon le Père français que nous connaissons personnellement et savons animé des meilleures intentions, la situation aussi bien physique qu'économique de la petite horde s'est maintenant améliorée, mais nous ne pouvons nous empêcher de songer aux mille cinq cents Kayapo de l'Araguaia qui, en moins d'un demi-siècle et sous les yeux étonnés des dominicains, avaient complètement disparu.

Ayant séjourné chez les Xikrin par trois fois de 1963 à 1966, c'est-à-dire depuis le moment où ils s'étaient imprudemment approchés des ramasseurs de noix du Brésil jusqu'à celui de leur prise en charge par le Père, nous nous sommes surtout intéressé à leur culture matérielle, ainsi qu'à leur histoire et situation présentes, dont nous publierons prochainement l'ensemble des résultats obtenus au cours de neuf mois de contact étroit avec ces Indiens, les plus singuliers qui soient. Comme nous l'avons déjà fait précédemment dans ce même Bulletin pour des dissemblances, voire ressemblances, dans le domaine des techniques de fabrication des seuls Kayapo (Fuerst, 1967), nous nous bornerons ici à des aspects semblables dans celui des techniques de consommation, mais concernant l'ensemble des Gé et plus particulièrement ceux auxquels Curt Nimuendajú n'a pu se consacrer à temps. Il en va de même pour le vocabulaire comparé, à la fin de ce texte, et qui n'a d'autre prétention que d'attirer l'attention sur cet état de choses ou tout au plus fournir quelque indice nouveau pour le linguiste que cela peut intéresser.

* * *

Concentrés sur de vastes régions du Brésil du Sud et de l'Est au moment de la découverte, les Gé, ou plutôt ce qui reste de cette branche linguistique et culturelle jadis la plus importante pour ne pas dire la plus ancienne de cette partie de l'Amérique, sont maintenant dispersés des deux côtés des fleuves Tocantins et Xingu, dans le Brésil central (voir carte). Il s'agit en l'occurrence de leur rameau oriental ou Timbira (de l'Est et de l'Ouest - Apinayé), occidental ou Kayapo (du Xingu et Xikrin) et central ou Auwẽ (Xavante et Xerente). Depuis les monographies de Nimuendajú (1939, 1942 et 1946), nous sommes renseignés sur le fort contraste existant entre leur organisation sociale des plus complexes et la simplicité de leur culture matérielle. Celle-ci n'est toutefois pas pour autant partout pareille. Nous appuyant sur les observations scrupuleuses de ce chercheur aussi bien que sur nos propres expériences chez les Xavante et les Xikrin, nous pouvons affirmer que dans ce domaine il y a plus grande simplicité chez les premiers que chez les Xerente, chez les seconds que chez les Kayapo du Xingu et chez les deux que chez les Timbira. Cette distinction, parfois très nette à l'intérieur non seulement de la même branche linguistique et culturelle mais aussi de ses rameaux, semble pouvoir s'expliquer par des séparations plus ou

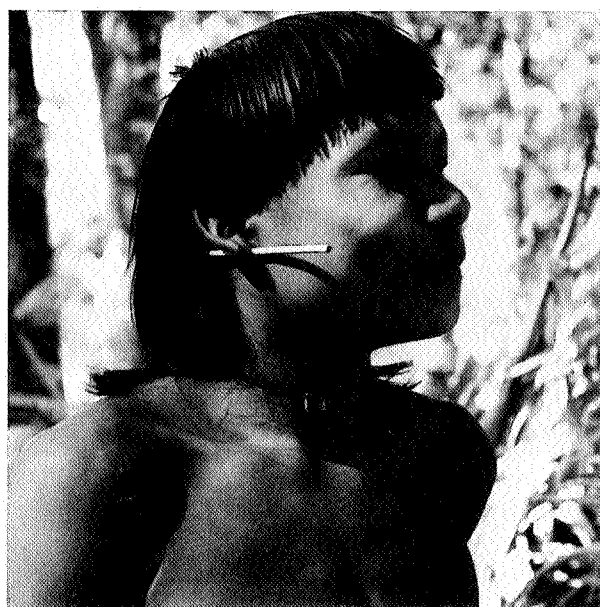


Fig. 2: Guerrier Xavante coiffé et orné à la manière de sa tribu (photo René Fuerst, 1955).

Fig. 3: Vue partielle d'un village Xavante durant la saison des pluies (photo René Fuerst, 1955).

moins anciennes, c'est-à-dire le milieu naturel et les relations externes qui en résultèrent, et qui, parfois, varient considérablement même d'une horde à l'autre. Ceci dit et toujours dans le domaine matériel, il nous reste à faire ressortir que celui des Xavante est à son tour plus simple que celui des Xikrin et que, tout au moins dans le cas de ces deux fractions actuellement les plus distantes l'une de l'autre, la distinction peut ainsi s'expliquer. Car n'oublions pas que les Gé sont des Indiens avant tout de savane qui ont été



Fig. 4: Femmes Xavante typiquement assises à genoux devant la case familiale (photo René Fuerst, 1955).

ordre d'idées, nous irons même jusqu'à affirmer que la culture matérielle des Xavante est actuellement l'une des plus archaïques du Brésil tout entier et qu'à notre connaissance il n'y a plus que les Nambikwara, dont nous avons récemment étudié sur le terrain l'une des hordes méridionales connues sous le nom de Kabixi (pron. cabichi) mais jusqu'alors inaccessibles (Fuerst, à paraître dans les actes du 38^e Congrès international des Américanistes), qui puissent à ce point de vue rivaliser avec eux. Il est vrai que, dans cette région plus qu'ailleurs, le milieu naturel ne les aide point et que leurs relations externes n'y sont guère plus favorisées.

Nous savons que, tout comme les autres Gé, les Xavante et les Xikrin ne pratiquent ni la navigation fluviale ni la poterie ou le tissage. D'autres aspects de leur culture matérielle plus ou moins semblables sont cependant beaucoup moins connus et nous en ferons ressortir les plus importants dans le domaine des techniques de consommation, c'est-à-dire l'habitation, l'alimentation et l'ornementation, celle-ci remplaçant ici le vêtement à proprement parler.

Habitation

Nous constatons que si les Xavante ont conservé jusqu'à nos jours leurs constructions en forme de ruche d'abeille, les Xikrin ont depuis longtemps remplacé leurs constructions plus allongées et plus basses, que Krause (1911) put encore observer au début du siècle chez les Kayapo de l'Araguaia, par des carbets dépourvus de parois qui pourraient bien être d'origine Tupi plutôt que néo-brésilienne (voir figures 3 et 6). Le hamac n'étant utilisé ni des uns ni des autres, le mobilier, tout comme chez les autres Gé, consiste en des châlits rendus plus confortables par des nattes tressées en brins de feuilles de palmier et des appuie-tête en bois. Lors de déplacements saisonniers, aujourd'hui moins fréquents chez les Xikrin que chez les Xavante restés plus nomades, les premiers dorment sur des palmes posées à même le sol et parfois recouvertes de sortes de baldaquins du même matériau, tandis que les seconds dressent des huttes closes à la charpente naturellement plus réduite et plus sommaire que celle des habitations dites permanentes. La couverture, comme partout ailleurs chez les Indiens du Brésil (Fuerst, 1967), consiste en des palmes superposées de bas en haut et attachées avec des lianes ou bandes d'écorce. Quant à la disposition des habitations – circulaire chez les Xikrin et semi-circulaire chez les Xavante – toujours bâties en terrain découvert et à quelque distance d'un cours d'eau, ou à l'emplacement de la case des hommes – au milieu du village chez les premiers et en dehors de celui-ci chez les seconds –, nous ne saurions expliquer ces dissemblances autrement que par des phénomènes d'ordre social eux-mêmes divers et respectés aussi longtemps que la

délogés de contrées plus méridionales par l'expansion néo-brésilienne et que si les déplacements des Xavante n'ont pratiquement pas altéré leur milieu naturel et leurs relations externes, ceux des Xikrin les ont amenés de la savane en forêt et en contact avec des tribus de langue et culture Tupi qui, en contournant les Gé et remontant ensuite les affluents de la rive droite du Bas-Amazone, étaient elles-mêmes parvenues au terme de migrations savamment retracées par le regretté Professeur Métraux (1927). Dans cet

horde jouit encore d'une relative indépendance économique et politique.

Fait intéressant à ce propos, les Xikrin qui, lors de notre première rencontre se trouvaient alors volontairement en contact avec des civilisés lesquels les exploitaient davantage qu'ils ne les aidaient, s'étaient installés sur la rive même du Rio Itacaiunas et avaient abandonné non seulement la disposition circulaire de leur village mais aussi la case des hommes. Ayant de ce fait gravement affecté leur vie familiale et sociale, dont le bon fonctionnement dépend précisément de cette institution plus que de toute autre comme l'a déjà remarqué Fritel (1963), leur situation était des plus alarmantes et nous ne leur donnions que peu de chances de s'en sortir en tant qu'unité propre. Une année plus tard, au terme d'une épidémie qui pendant notre absence avait encore réduit d'un tiers la horde déjà fortement diminuée et après avoir suivi notre conseil de se retirer à l'ancien emplacement suffisamment distant de la voie fluviale de plus en plus empruntée par les ramasseurs de noix du Brésil, ces mêmes Indiens ou plutôt ce qui en restait devaient, pour leur plus grand bien, rebâtir un village selon le plan traditionnel avec la seule différence que le nombre des constructions avait passé de douze à neuf, mais que celles à la charpente et couverture absolument semblables recouvrant les tombes creusées dans les plantations avaient par contre augmenté. En ce qui concerne les sépultures, notons encore que celles des Xavante consistent également en une fosse ronde surmontée d'une sorte de coupole en terre qui les signalent aux alentours du village, mais ne comprennent jamais ce que nous appellerons la «case des morts».

Alimentation

Ressemblant au tertre funéraire que nous venons d'esquisser, le four des Xikrin consiste en des pierres rougies au feu et couvertes de terre, les aliments étant au besoin enveloppés dans des feuilles appropriées, mais ne reposant en aucun cas dans une fosse comme l'a présumé Krause (1911) sans en avoir personnellement observé l'usage. Cette méthode très archaïque de cuire à l'étouffée certains aliments de provenance aussi bien animale que végétale plutôt que de les rôtir à feu ouvert ou plus exactement dans les braises est également employée par les Xavante qui, avant de mettre des pierres dans les cendres encore chaudes, enlèvent toutefois les braises pour ensuite les replacer sur la terre entassée. Servant non seulement à la préparation mais aussi à l'acquisition des aliments en défrichant pour planter ou pour rabattre le gibier, le feu est obtenu chez les deux tribus à l'aide d'une paire de bâtonnets en bois tendre, c'est-à-dire selon la technique de forage bien connue, et entretenu avec un éventail tressé en brins de feuilles de palmier. Quant à l'eau, cet autre élément indispensable, elle est puisée et absorbée dans des récipients en courge chez les Xavante et en

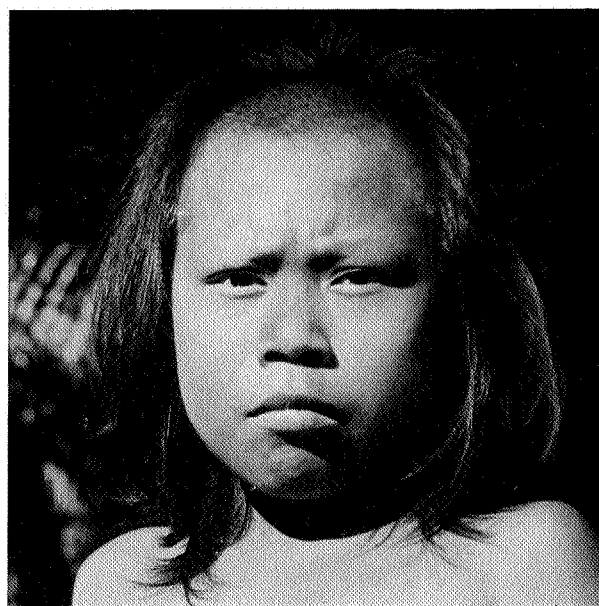


Fig. 5: Jeune fille Xikrin tondue selon la coutume de sa tribu (photo René Fuerst, 1965).

bambou chez les Xikrin, ces derniers faisant un ample usage de cette matière première plus abondante en forêt qu'en savane et forêt-galerie.

En dépit de cette dissemblance fondamentale du milieu naturel, nous devons constater une fois pour toutes que celui-ci n'a empêché ni les uns ni les autres de pratiquer une agriculture rudimentaire. Bien que les Xikrin et les Xavante possèdent des plantations, les seconds plus que les premiers ne sauraient se passer des multiples

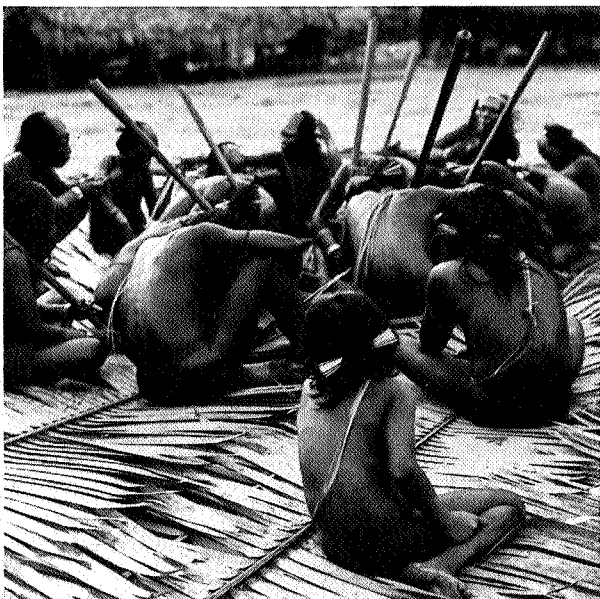
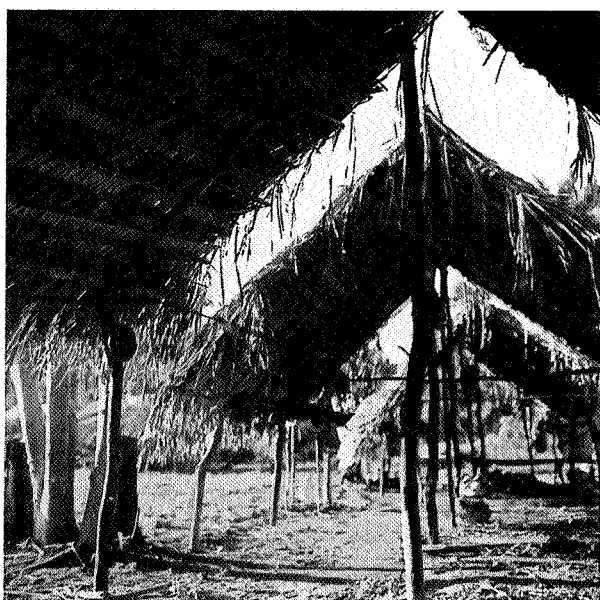


Fig. 6: Vue partielle de l'unique village Xikrin fraîchement reconstruit (photo René Fuerst, 1965).

Fig. 7: Guerriers Xikrin réunis au centre du village qui leur est réservé (photo René Fuerst, 1965).

ressources offertes par la chasse et la cueillette qui, durant la saison sèche, les obligent à des déplacements plus ou moins importants dans le temps et l'espace. A ce sujet des plus controversés, Maybury-Lewis (1967) lui-même ne craint pas de dire que les Xavante sont actuellement la tribu Gé la moins cultivatrice de toutes et, plus loin, que « sans la chasse, la culture Xavante aurait été très différente; mais sans la cueillette, les Xavante n'auraient pas pu exister du tout ». Dans le cas des Xikrin et sans aller aussi loin

dans nos affirmations, nous dirons après Frikel (1968) que, dans la mesure où elles sont pratiquées, la chasse, l'agriculture et la pêche seraient en tout cas insuffisantes pour nourrir la horde, c'est-à-dire que la cueillette est une activité non pas secondaire, comme l'a indiqué Simone Dreyfus (1963) pour les Kayapo du Xingu à un moment où leur acculturation, voire accommodation, était pourtant loin d'être révolue, mais indispensable pour ces Indiens qui ne sont encore que semi-sédentaires et dépendent de produits végétaux sauvages autant que cultivés. Parmi ceux-là, aussi nombreux que variés, nous ne citerons que les fruits et noix de divers palmiers pour mettre en évidence une fois de plus le rôle primordial joué par cet arbre partout présent dans la culture matérielle non seulement des Xavante et des Xikrin mais des Indiens du Brésil en général (Fuerst, à paraître dans la *Zeitschrift für Ethnologie*). Quant aux plantes cultivées et sans parler du coton ou du roucou employés depuis fort longtemps pour la fabrication et l'ornementation d'un grand nombre d'objets usuels ou cérémoniels, le maïs, ainsi que les patates douces pour les Xikrin et les haricots pour les Xavante, sont naturellement plus anciens que la banane et le manioc amer. Celui-ci est à peine connu des seconds et pressé à la main chez les premiers qui l'ont adopté récemment, mais en font un usage encore très restreint. Il en va de même pour la pêche qui, en l'absence d'embarcations appropriées, n'a jamais atteint chez les Gé l'ampleur de la chasse et de la cueillette ou encore des plantations. L'équipement servant à l'acquisition, la préparation et la consommation des aliments, mise à part la petite bande tressée qui permet aux Xikrin de presser d'insignifiantes quantités de manioc, est très rudimentaire lui aussi et ne se distingue d'une tribu à l'autre que par ses formes, techniques de fabrication ou matières premières. Il s'agit en l'occurrence de l'arc et des flèches, de la massue plus archaïque et encore beaucoup utilisée pour achever le gibier blessé par une flèche, le bâton-fouisseur qui avant d'être le seul instrument aratoire servait à déterrer des racines sauvages, la hotte tressée en brins de feuilles de palmier et dont le principe tout au moins a toujours été employé pour le portage de la nourriture, le mortier en bois creusé au moyen de braises sans cesse ranimées et servant à piler des grains de maïs ou noix de palmier, ainsi que toutes sortes de récipients en écorce ou en feuille. D'une manière générale, on peut dire que l'équipement relatif à l'alimentation est pratiquement semblable dans les deux tribus, mais que celui des Xavante est d'une facture plus grossière.

Ornementation

Constamment porté par les hommes Xavante et Xikrin, l'étui pénien en feuille de palmier est non seulement l'unique pièce vestimentaire – si on peut ainsi l'appeler – mais aussi le seul objet fabriqué des Gé qui leur soit commun à

tous par sa forme, sa technique de fabrication et sa matière première. Sans parler du type physique des plus hétérogènes à l'intérieur même de l'une ou l'autre tribu, des dissemblances se notent surtout dans la manière de se coiffer, se mutiler et s'orner le corps et plus particulièrement le visage.

Ainsi, contrairement aux Xavante qui ne pratiquent une petite tonsure ronde qu'au sommet de la tête et coupent leurs cheveux, très longs sur la nuque, sous forme d'une frange reliant les oreilles, les Xikrin portent la leur à peine plus courte, mais se rasent entièrement le haut de la tête (voir figures 2 et 5). Percés chez les deux sexes dès après la naissance et progressivement élargis avec des sortes de chevilles en bois, les lobes d'oreille des Xikrin ne sont ornés de disques en nacre qu'à l'occasion d'une fête, tandis que pour les Xavante, chez lesquels ces mutilations ne sont pratiquées qu'à l'âge de la puberté et chez les hommes seulement, des bâtonnets en bois y sont portés presque constamment. Quant au percement et à l'élargissement de la lèvre inférieure avec des sortes de bouchons ou disques en bois pourtant moins considérables que ceux, bien connus, des Kayapo du Xingu ou encore des Beïcos-de-Pau (trad. «museaux de bois») du Haut-Tapajoz – dont on vient de publier les premières photographies et qui pourraient bien être des Gé «dépayés» –, ils ne sont pratiqués que chez les Xikrin et chez les hommes seulement. Autre ornement caractéristique aussi bien de ces derniers que des Kayapo en général et en même temps l'un des plus beaux objets de parure que nous ayons rencontré chez des Indiens du Brésil, le collier en nacre n'existe pas chez les Xavante qui portent des sortes de cravates ou nœuds papillon en coton. Il en va de même pour les ornements de plumes et les cerceaux à peine emplumés dont se coiffent ces derniers au cours de cérémonies décrites par Maybury-Lewis (1967). Ils ne peuvent pas être comparés avec l'assortiment de parures les unes plus belles que les autres des Xikrin. Nous ne citerons que la plus somptueuse de toutes, c'est-à-dire une sorte d'auréole de longues plumes d'ara rouges et bleues maintenue entre le sommet de la tête et une rondelle en coton fixée au moyen d'une mèche de cheveux la traversant de part en part.

En ce qui concerne enfin la peinture corporelle avec des couleurs végétales rouges et noires, celle des Xavante consiste en des motifs plus ou moins difformes, mais ne peut en aucun cas rivaliser avec les dessins linéaires aussi précis que soignés des Xikrin. Etroitement liée à la structure sociale ou plus exactement à l'institution de classes d'âge communes à tous les Gé, la peinture complexe de leurs femmes est périodiquement et collectivement renouvelée, comme nous l'avons déjà noté dans notre première publication consacrée à ces Indiens dont l'archaïsme n'a pas pour autant limité leur goût et leur talent artistique (Fuerst, 1964).

* * *

Quoique sommaire, cet examen dans le domaine de la culture matérielle des Xavante et des Xikrin nous a pourtant permis de déceler des dissemblances et des ressemblances plus ou moins importantes à l'intérieur des mêmes Gé et plus particulièrement dans deux de leurs tribus dont nos connaissances sont postérieures aux recherches de Curt Nimuendajú. Si nous avons choisi ces dernières plutôt que d'autres, ce n'est pas seulement pour cette raison plausible, mais aussi et surtout parce qu'elles sont de ce fait restées moins connues et représentent actuellement mieux que d'autres les deux rameaux les plus divergents de la branche linguistique et culturelle. A ce sujet, c'est encore Nimuendajú (1939) qui nota avec autorité que les Kayapo sont à tous points de vue les plus proches parents des Apinayé ou Timbira de l'Ouest, mais que ceux-ci s'étaient fortement différenciés de leurs congénères de l'Est à la suite de plusieurs siècles de séparation. Quoi qu'il en soit, il y a enfin le fait que les Xavante et les Xikrin ont été parmi les dernières tribus Gé à être pacifiées et que leur culture matérielle plus ou moins intacte a été préservée plus longtemps que celle des Xerente, Kayapo du Xingu, Apinayé ou Timbira de l'Est. En effet, le choix de l'une ou l'autre de ces tribus modifiées au contact prolongé, si ce n'est permanent, de la civilisation néo-brésilienne à un point tel que leurs membres en sont devenus les représentants les plus déshérités, aurait à l'avance compromis un examen de ce genre aussi sommaire fût-il.

Vocabulaire comparé

	Xavante	Xikrin
auto-dénomination	auwẽ-uptabi	mẽbẽngokre
gens, étrangers	woradju	kubẽng
homme (pénis)	aibẽ (bẽ)	mẽmu (mu)
femme	pi'õ	mẽni
eau	ẽ	ngõ
feu	udzẽ	kuwẽ
soleil	bẽd	mũt
lune	aamõ	mũturua
ciel	hẽiwa	koikwa
terre	ti'a	puka
case	ri	kikre
châlit	wara	pari
chemin	bẽdẽdi	prẽ
plantation	buru	puru
maïs	nõdzẽ	ba'u
banane	pa'o	turuti
tabac	wari	karinio
roucou	bẽ	pũ
coton	abadzi	kadiot
bambou	po	po
appareil à feu	rẽbẽ	rẽrẽ
étui pénien	dzahẽ	mudje
arc	umni'ã	djudje
flèche	ti	krua
oiseau	ji	ok
poisson	tebe	tẽp
tamanoir	padi	pat
pécari	uhẽ	angru
jaguar	hu	ropkrore
chien	wapzã	ropre

BIBLIOGRAPHIE

- BALDUS, Herbert: Curt Nimuendajú (1883-1945). *American Anthropologist*, vol. XLVIII, no. 2, Menasha 1946.
- Bibliografia Crítica da Etnologia Brasileira. Vol. I, São Paulo 1954; vol. II, Hannover 1968.
 - DREYFUS, Simone: Les Kayapo du Nord. Paris 1963.
 - FRIKEL, Protasio: Notas sobre a situação atual dos índios Xikrin do Rio Caeté. *Revista do Museu Paulista*, vol. XIV, São Paulo 1963.
 - Os Xikrin. Museu Paraense Emilio Goeldi, Publicações Avulsas, no. 7, Belém 1968.
 - FUERST, René: La peinture collective des femmes Xikrin. *Völkerkundliche Abhandlungen des Niedersächsischen Landesmuseums*, vol. I, Hannover 1964.
 - Die Gemeinschaftswohnung der Xiriana am Rio Tootobi. *Zeitschrift für Ethnologie*, vol. XCII, no. 1, Braunschweig 1967.
 - Dissemblances matérielles chez les Indiens Kayapo du Brésil central. *Bulletin de la Société Suisse des Américanistes*, no. 31, Genève 1967.
 - Erste Forschungsergebnisse bei den südlichen Nambikwara (à paraître dans les actes du 38. Congrès international des Américanistes, Stuttgart).
 - Une civilisation du palmier (à paraître dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, Braunschweig).
 - KRAUSE, Fritz: In den Wildnissen Brasiliens. Leipzig 1911.
 - LOWIE, Robert H.: The Northwestern and Central Ge. Handbook of South American Indians, vol. I, Washington 1946.
 - MAYBURY-LEWIS, D.: Akwẽ-Shavante Society. Oxford 1967.
 - METRAUX, Alfred: Les migrations historiques des Tupi-Guarani. *Journal de la Société des Américanistes*, vol. XIX, Paris 1927.
 - NIMUENDAJU, Curt: The Apinayé. Washington 1939.
 - The Sherente. Los Angeles 1942.
 - The Eastern Timbira. Berkeley and Los Angeles 1946.
 - Os Gorotire. *Revista do Museu Paulista*, Vol. VI, São Paulo 1952.
 - SCHADEN, Egon: Notas sobre a vida e a obra de Curt Nimuendajú. *Revista de Antropologia*, vol. 15/16, São Paulo 1967-68.

